Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

63 | 2019

Alfred Sauvy (1898-1990, X1920)

Tati-Sauvy : une amitié improbable

David Bellos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2457>

DOI : 10.4000/sabix.2457

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 65-72

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

David Bellos, « Tati-Sauvy : une amitié improbable », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 63 | 2019, mis en ligne le 17 juillet 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2457>

Tati-Sauvy : une amitié improbable

*David Bellos**

En 1928, à la fin de ses douze mois de service militaire dans une caserne de cavalerie tout près de chez lui, un grand escogriffe au visage lunaire et aux jambes démesurément longues nommé Jacques Tatischeff retourna vivre au sein de sa famille près de Saint-Germain. L'Armée lui avait donné du bon temps, mais pas une carrière. Sans bac et sans talent évident, il n'avait pas le choix. Il reprit son apprentissage d'encadreur d'art dans l'entreprise de son grand-père Van Hoof.

Au cours de cet interminable apprentissage, Jacques fut envoyé à Londres pour observer les méthodes des concurrents. On le plaça chez Spillers, au centre-ville, mais il logeait à Lewisham, une banlieue aussi verdoyante que Saint-Germain. C'est là que quelqu'un eut l'idée d'emmener ce Français longiligne au stade de Westcombe Park, succursale du prestigieux *Blackheath Rugby Club*.

Tatischeff était fait pour le rugby. Grand, solide, rapide, il devint un bon pilier de l'équipe. De retour à Paris, il se débrouilla pour entrer au Racing-Club de France, et arbora bientôt les célèbres rayures bleues et blanches en tant que trois-quarts ailier dans la troisième équipe. On donnait communément à cette équipe le nom de son remarquable capitaine, originaire du Sud-Ouest comme beaucoup d'adeptes du ballon ovale : l'équipe Sauvy.

La rencontre de jeunesse entre le polytechnicien Alfred Sauvy et le futur Jacques Tati sur le gazon du Racing-Club à Colombes forme une des configurations les plus étranges de l'histoire culturelle française. Sauvy avait dix ans de plus que Tati et il n'était pas du tout le même genre d'homme. Une brillante carrière de statisticien et de pionnier en matière de prévisions économiques l'attendait, mais à l'époque où il recruta le jeune géant Tatischeff dans son équipe, Sauvy était l'assistant par intérim de Tristan Bernard, romancier et dramaturge à succès, et l'un des plus grands amateurs de sport de l'entre-deux-guerres.

Disposant d'un substantiel héritage, Bernard n'en avait pas moins gagné sa vie en composant des dizaines de textes comiques pour la scène pendant une bonne trentaine d'années. Il avait renoué avec le succès après l'interruption de la Grande Guerre, et il n'était pas rare que plusieurs de ses pièces soient simultanément à l'affiche à Paris. Propriétaire d'un vélodrome, Tristan Bernard était également connu pour ses investissements dans le football et l'industrie naissante du cinéma, au sein de laquelle son fils Raymond était déjà un réalisateur coté¹.

Au contact de Sauvy, Tatischeff ne devint pas un champion des statistiques, et la présence de Tristan Bernard dans les vestiaires ne l'encouragea pas forcément à lire les œuvres du

* Professeur de littérature française et de littérature comparée à l'université de Princeton, auteur d'une biographie de Jacques Tati.
1. Voir Olivier Merlin, *Tristan Bernard ou le temps de vivre*, Calmann-Lévy, 1989.

patron de son capitaine. Néanmoins, l'équipe Sauvy constitua pour ainsi dire la véritable université de Jacques Tati. On s'amusait beaucoup au Racing-Club, mais c'est dans ce cadre sportif et convivial que le futur cinéaste se frotta pour la première fois avec des sommités du monde de la science et des arts. Parmi ces nouveaux amis, Tati fut capable pour la première fois, semble-t-il, de surmonter la timidité qui l'avait empêché de s'épanouir jusque-là. Et c'est là qu'il acquit lentement la conviction qu'il avait lui aussi quelque chose à donner aux autres.

Tati prit le rugby au sérieux, en tout cas plus au sérieux que l'encadrement. Sa routine devint l'entraînement le jeudi et le vendredi soir, les matchs d'entraînement le samedi, et les vrais matchs le dimanche, suivis de cuites avec les copains qui le laissaient à moitié groggy pour plusieurs jours. Il devint noctambule et presque incapable de se lever de bonne heure le matin. Cette habitude-là ne devait jamais le quitter.

Le rugby n'étant pas à l'époque un sport largement répandu en Ile-de-France, Sauvy avait eu recours à un large éventail social pour composer son équipe: elle comptait entre autres le représentant de commerce d'un fabricant de montres suisse (Broïdo), un ouvrier de chez Renault (Lagrelat), un étudiant en médecine dont la position allait rapidement devenir enviable (Gorodiche), le fils d'un député (Moutet), un certain Dupont qui vivait dans une caravane sur un terrain vague de Colombes², et enfin Doug Schneider, un diplomate américain né en Angleterre mais qui avait passé l'essentiel de sa vie en France. Ces différences de classe, de métier et d'accidents de la fortune étaient très visibles lorsque l'équipe faisait son jogging sur le terrain avant le match, mais à la mi-temps les différences se voyaient déjà moins et à la fin du match, la généreuse boue du stade avait

oblitéré toute distinction de milieu et de fortune³.

L'arme secrète de l'équipe était Colombel, un véritable taureau qui louchait terriblement: lorsqu'il regardait droit devant lui, il voyait sur le côté, et vice versa. Sur le terrain, quand il avait le ballon, l'équipe adverse marquait l'homme du côté que Colombel semblait regarder – sauf qu'il ne regardait pas du tout de ce côté-là, et avait donc souvent l'occasion d'atteindre la ligne sans être gêné le moins du monde.

Lorsque le premier long métrage de Tati, *Jour de fête*, fut distribué en 1949, un critique signala la scène où un paysan qui louche ne parvient pas à enfoncer le piquet du mat de cocagne avec son maillet. François le facteur, interprété par Jacques Tati, invente un gag pour résoudre le problème: il place un piquet superflu comme une sorte d'appeau à quelques centimètres du vrai, et invite le paysan à la vue déficiente à viser celui-ci. La ruse atteint son but. Il semble que ce gag figure dans un film de Mack Sennett & Ben Turpin, et Tati fut accusé de plagiat.⁴ Mais si Tati avait effectivement repris ce gag précis chez Sennett, c'est sans doute parce que la situation lui rappelait son camarade de la fameuse équipe Sauvy.

Le lien que Tati établit explicitement entre les fredaines de l'équipe de rugby et le développement de son art comique passe directement par la nature très particulière du spectacle que Tati inventa pour célébrer chaque match. Cela semble avoir commencé dès le premier match disputé avec le Quinze de Sauvy:

Un dimanche de rugby. Nous ne sommes que 14 au vestiaire. Se présente alors un grand diable, jeune et timide: Jacques Tatischeff.

2. Jean L'Hôte, « Jacques Tati », entretien inédit transcrit par Gilles L'Hôte, p. 6.

3. L'Hôte, *op.cit.*, p. 9.

4. Charles Ford, *Histoire du cinéma français contemporain*. Paris: Editions France-Empire, 1977, p. 242-244.

Je lui serre la main, le toise de haut en bas et lui dis : « deuxième ligne ». Le soir, la troupe, qui n'est encore qu'une équipe, se retrouve chez Barbe Jean : ce restaurant sur la Butte a gardé son nom sans garder malheureusement sa cabine téléphonique, historique.

Au milieu du repas, les lumières s'éteignent sauf dans cette cabine... et les hôtes assistent à la plus désopilante scène d'ombres chinoises. Un grand artiste est né.⁵

Après cela, les quatorze coéquipiers de Tati se mirent à compter sur un spectacle à l'issue de chaque match, et après dîner, le moment venu, ils faisaient silence, comme si le rideau allait se lever. Tati avait besoin de son public pour pouvoir jouer, et l'équipe en était venue à avoir besoin de son numéro comme d'une cerise sur le gâteau de leur match.

Tati s'aperçut que ce qui amusait le plus ses camarades, c'était de leur mimer les principaux événements du match du jour. Il mimait les gestes et les esquives de tel ou tel joueur en changeant simplement l'angle de la tête ou en pliant le bras. Il découvrit rapidement que sa place dans l'équipe dépendait moins de son jeu sur le terrain que des reprises instantanées qu'il improvisait pendant ces fabuleuses « *troisièmes mi-temps*. »

Dans les vestiaires, après une victoire quelconque, Tristan Bernard remarqua le costaud demi de Sauvy qui tournoyait entre les casiers dans une sorte de transe, rejouant tout le match en silence pour lui tout seul. (On voit Tati faire quelque chose du même genre dans *Jour de fête*, lorsqu'après avoir empêché le mat de cognac de s'écrouler, il mime son exploit à trois groupes de villageois qui croisent successivement son chemin.) Il mimait l'arbitre, l'équipe, les adversaires, et

jusqu'à lui-même, sans paraître conscient que toute l'équipe hurlait de rire autour de lui.

– Vous savez, murmura Tristan Bernard, je ne vois vraiment pas pourquoi vous continuez à encadrer des natures mortes.⁶

A défaut d'un métier, Tati avait commencé à se découvrir un talent qui remonte à la nuit des temps. Un talent de mime n'est pas rare, et dans les années 1930 il ne manquait pas de bouffons adorables sur scène et à l'écran – Fernandel et l'admirable Raimu sont les exemples dont on se souvient le plus facilement. Mais les mimes de génie se comptent sur les doigts d'une main. Jean-Louis Barrault n'était encore qu'un obscur élève de l'École du Vieux-Colombier, et Marcel Marceau, né en 1923, n'était pas encore sorti de l'enfance. Sur le plan professionnel, Tati n'avait donc personne pour lui montrer la voie, et il semble s'être facilement contenté d'amuser ses coéquipiers par ses pitreries et d'être le maître de cérémonie des festivités après chaque match. Le soutien de l'équipe de Sauvy et l'encouragement d'un dramaturge célèbre ont dû aider le jeune homme à imaginer comment quitter le métier d'encadreur qu'il détestait. Mais en dehors du terrain de rugby, Tatischeff n'était pas rapide.

Un tournant important fut sa sélection dans une équipe où il n'avait pas du tout sa place en tant que joueur, pour un match à Bordeaux. Seule sa réputation d'animateur de la « troisième mi-temps » lui avait valu cette opportunité avantageuse.

La victoire de l'équipe mit tout le monde de belle humeur, et de plus, Tati trouva au restaurant qui avait été réservé pour la soirée une pile de chapeaux et de déguisements, reliquat d'une fête précédente. Ce soir-là son spectacle fut particulièrement étincelant, car en plus des scènes du match, il fit d'autres numéros de mime traditionnels, comme celui de l'ivrogne qui essaye de rentrer chez lui.

5. Alfred Sauvy, *La Vie en plus. Souvenirs*. Paris : Calmann-Lévy, 1981, p. 237.

6. Christian Guy « La vie difficile... du créateur de M. Hulot », *France-Dimanche*, 18 septembre 1958, p. 34.

Je m'aperçus alors que j'avais deux publics, l'un violemment favorable, mes coéquipiers, l'autre franchement hostile, le patron du restaurant et ses employés. De ces derniers je n'oublierai jamais le regard de glace qu'ils posaient sur moi. Plus tard, en y repensant et en me mettant à leur place, je découvris ce que serait pour moi la véritable comédie.⁷

Le talent comique naissant de Tati fut grandement encouragé et mis en valeur par d'autres membres du Quinze de Sauvy. Jacques Broïdo en particulier semble avoir été pendant un temps l'inséparable partenaire des numéros de Tati. Malgré son absence de bagage universitaire et son modeste emploi de représentant de commerce, Broïdo était un ingénieur-né, fasciné en particulier par la technologie de la photographie et surtout par les caméras de cinéma (à sa mort en 1987, il laissa un impressionnant total de 750 brevets, dont beaucoup sont toujours exploités.) Il portait le nom du célèbre architecte juif Hermann Broïdo, mais selon la rumeur il était le fils illégitime du Prince Dolgoroukin, ancien ambassadeur de Russie à Paris, et par suite un descendant de la grande famille qui avait construit Saint-Pétersbourg contre les vœux des barons locaux : les Tatischeff.

Selon Sauvy, les deux Jacques pouvaient maintenir un échange improvisé de jeux de mots et de railleries pendant une soirée entière ou même toute une nuit.⁸ Un jour qu'ils dînaient avec Sauvy dans un restaurant en face de la Gare Saint-Lazare, la nouvelle de la première traversée de l'Atlantique en avion sans escale par Costes et Bellonte était sur toutes les lèvres.

Et voilà que... nous voyons Jacques Tati se lever avec son ami et alter ego Jacques Broïdo et nous annoncer sans emphase

qu'ils allaient nous donner la représentation de l'Atlantique par Costes et Bellonte. Deux chaises, l'une devant l'autre ; sur la première Costes-Tati, sur la seconde Bellonte-Broïdo. Et ce fut l'action dramatique la plus étonnante, la plus difficile à imaginer et à reconstruire. Tour à tour nous avons assisté à la traversée elle-même, semée de gags, à l'arrivée à New York, aux discours de réception, etc.⁹

On ne trouve guère dans les autres phases de la carrière de Tati un penchant aussi marqué pour l'humour verbal. Ses pantomimes improvisées étaient beaucoup plus caractéristiques, et beaucoup plus prometteuses pour son avenir professionnel. Sauvy se souvient :

Un soir, sans relief jusque-là, au Trapèze volant, où se balance effectivement un trapèze, Jacques Tati et son émule, J. Vigoureux, montent sur la petite plate-forme de lancement, comme des hommes devant faire leur numéro et sans avoir la moindre idée de ce qu'ils y feront. Ils y resteront quarante minutes, imitant des acrobates qui s'apprêtent à faire leurs exercices. De temps à autre, le trapèze lancé d'une main résolue se balance au-dessus des spectateurs et revient, saisi par le même « acrobate », tandis que l'autre fait des exercices d'assouplissement, et se frotte les mains avec de la résine. Vient ensuite l'annonce muette, avec gestes de la main, du saut périlleux qui sera exécuté, mais toujours le trapèze revient et un incident empêche le numéro.¹⁰

Tati a inventé et perfectionné cet art de la mime improvisée dans le Quinze de Sauvy. Les représentations qui suivaient le match venaient presque à déplacer son centre de gravité : les quinze costauds du ballon ovale se transformaient lentement en troupe de théâtre. Une nuit ils se comportèrent avec un

7. L'Hôte, *op. cit.* p. 14.

8. Sauvy, *La Vie en plus*, p. 237.

9. Alfred Sauvy, Lettre à Jacques Tati, publication non identifiée (copie courtoisement fournie par Anne Sauvy-Wilkinson).

10. Sauvy, *La Vie en plus*, p. 238.

brio particulier au *Bon Bock*, rue Dancourt, et partirent de fort bonne humeur en disant à la cantonade : « *A vendredi prochain !* » Lorsqu'ils se pointèrent à la porte le vendredi suivant, il y avait une longue queue et ils s'entendirent déclarer : « *Mettez-vous à la suite, nous sommes venus voir les rigolos !* ».¹¹

Cette célébrité inopinée donna à l'équipe l'idée de se spécialiser dans la bouffonnerie, et de monter son propre spectacle à la fin de la saison. Le thème serait le sport, et le spectacle aurait lieu à l'occasion du « gala » annuel du Racing. Pendant quatre saisons, de 1931 à 1934, Sauvy écrivit donc, en collaboration avec ses coéquipiers, un spectacle collectif dont le nom initial fut *Ballon d'essai*.

Devant un public qui comprenait les épouses, les petites amies, les familles et les anciens du Racing, les rugbyemen chantaient, dansaient et faisaient de la musique. Mais l'essentiel du gala était les sketches comiques, et Sauvy, comme son patron Tristan Bernard, s'y entendait pour truffer un scénario assez mince de bonnes plaisanteries et régaler son public pendant plus d'une demi-heure. C'est pour ces galas que Tati mit au point son seul et unique véritable numéro de music-hall, d'abord intitulé *Sport muet* avant de recevoir son titre définitif d'*Impressions Sportives*. La première représentation attestée eut lieu au cours du gala d'avril 1931.¹²

Dans la revue du club de rugby, Tati fit au moins deux numéros : le premier, qu'il ne reprit jamais nulle part, était une simple plaisanterie de potache qui consistait à danser le pas-de-deux de Coppelia avec Jacques Broïdo, en collant rose et en tutu. Par contre, *Impressions sportives*, même si ce n'était pas une création tout à fait sans précédent, frappa tous les spectateurs par son originalité. Le numéro traitait cinq activités spor-

tives : le gardien de but, le premier combat du boxeur, le pêcheur à la ligne, le cycliste et enfin le cavalier et sa monture. Curieusement, le rugby, qui avait joué un si grand rôle dans l'émergence du talent de mime de Tati, ne figurait pas au programme. Et Tati ne s'adonnait guère aux sports choisis, bien que bon cavalier et doté d'une paire de jambes suffisantes pour propulser une bicyclette à bonne allure.

Dans *Parade* (1974), le dernier film réalisé par Tati, on le voit faire exactement ce numéro vieux de quarante ans. Polytechnique peut s'enorgueillir d'inventions sans nombre, mais qui aurait cru que le véritable instigateur, le premier promoteur et le soutien indispensable de l'invention de ce numéro élégant et sublime n'était autre que le futur démographe, Alfred Sauvy.

Les galas de Sauvy marchèrent très bien, au moment même où l'apprentissage de Tati aux Cadres van Hoof semblait sur le point de tourner à la condamnation à perpétuité. Un jour il fut saisi de panique à l'idée que sa vie ne quitterait jamais l'ornière où il croupissait. Debout sur le perron de l'entreprise familiale, il se demanda : « *Me faudrait-il contempler jusqu'à la fin de mes jours le magasin d'en face ?*¹³ » Il lui fallait plaquer l'entreprise. Il rentra à la maison et annonça sa décision à son père.

– « Pour quoi faire ? »

– « Monter sur les planches. »

– « Quoi ? Monter sur les planches ! Faire le clown ? »

Après avoir retrouvé son calme, Georges-Emmanuel Tatischeff dit à son fils qu'il était libre d'agir à sa guise, mais qu'il ne recevrait pas un kopeck. Tati abandonna donc non seulement son boulot et sa base à Saint-Germain-en-Laye, mais aussi le maigre salaire que lui

11. *ibid.*

12. Dans une lettre du 7 avril 1939, Sauvy affirme que la revue fut jouée pour la première fois le 28 avril 1930, mais le programme de cette représentation n'a pas été retrouvé.

13. Max Favalelli, interview avec Jacques Tati, *Ici-Paris*, 16 mars 1953.

versait les Cadres Van Hoof en tant qu'apprenti. Ce changement intervint en 1931 ou 32. Pendant bien des années, Tati tira le diable par la queue, car il avait mal choisi son moment pour quitter le foyer. La Grande Dépression provoquée par le krach de Wall Street en octobre 1929 venait de frapper la France. L'équipe d'Alfred Sauvy avait permis à Tati de trouver sa voie, mais elle ne lui avait pas encore donné un moyen de vivre.

Il vécut dans des hôtels miteux, sur le lit d'appoint de divers amis, ou même dans des refuges pour les nécessiteux où son coéquipier Gorodiche lui permettait parfois d'avoir une place gratuite grâce à un certificat médical. Tati n'était plus un jeune bourgeois lesté d'un emploi ennuyeux et d'une folle ambition ; il était venu grossir les rangs des chômeurs et des affamés qui commençaient à courir les rues. Son seul atout était un numéro de mime qui avait fait les délices du public aux galas du Racing-Club, et qu'il pouvait envisager de présenter au music-hall ou, à la rigueur, au cirque. Ou peut-être même – car les rêves sont permis ! – au cinéma.

De 1933 à 1945, Jacques Tatischeff dit Tati prit pied dans le monde du music-hall, mais il se transforma plus ou moins en même temps et à tout petits pas en acteur et en réalisateur de cinéma. Dans ce processus, Alfred Sauvy lui fournit encore une fois un marchepied indispensable.

En 1934 Sauvy est nommé directeur de l'Institut de Conjoncture. Il abandonne derechef le club de rugby et ses galas ainsi que ses fonctions chez Tristan Bernard. Mais il autorise son copain Tati de tirer un scénario d'une pochade comique qu'il avait écrite sur le rugby, intitulée *On Demande une Brute*. Il participe paraît-il à cette transformation et assiste même au tournage, qui eut lieu

à Sournia, dans les Pyrénées-Orientales.¹⁴ Sauvy se souvient :

C'est d'une saynète sur les mœurs du rugby, "On demande une brute", que je tire le scénario du premier film de Jacques Tati. Sur ce thème, nous avons longtemps travaillé, découpé, débattu, passant parfois plus de deux heures sur une petite séquence, pour l'abandonner ensuite. Une fois l'ouvrage à peu près au point, Tati se lance à l'assaut. Tombé entre les mains de metteurs en scène analphabètes... ce scénario devient méconnaissable, perdant tout, même son titre. Soigne ton gauche ne se passe plus au rugby, mais dans le monde de la boxe. Je ne l'ai jamais vu, ni cherché à le voir.¹⁵

Il existe bien un court-métrage signé de Tati intitulé *On demande une brute*, mais il ne traite pas plus de rugby que *Soigne ton gauche*, qui existe aussi. Et même s'il n'est pas très bon, il fut tourné par des professionnels et non par des amateurs. La mémoire de Sauvy lui a peut-être joué des tours, mais cette confusion souligne aussi la porosité entre les différents projets de film plus ou moins évanescents et la vie de Tati au music-hall, où il jouait souvent son sketch du « premier match de boxe ». Parmi les papiers qu'il avait gardés de cette époque, on trouve aussi un sketch prophétique intitulé *Le Rugby en 1940* – par Alfred Sauvy. Mais celui-ci ne fut jamais joué sur scène ni porté à l'écran.

C'est avec cette saynète que se termine la collaboration effective entre le célèbre polytechnicien et le non moins célèbre créateur de M. Hulot. Leur amitié par contre perdura – phénomène suffisamment rare dans la vie de Tati pour mériter d'être remarqué. Avec presque tous ses autres collaborateurs (notamment, Pierre Etaix, Fred Orain, Henri Marquet, et j'en passe) Tati finit par se brouiller, mais Alfred Sauvy restera tout au long de la vie de

14. Sauvy, lettre à Jacques Tati, publication non identifiée (copie fournie par Anne Sauvy-Wilkinson). Sournia était le village d'origine du grand-père maternel de Sauvy.

15. Sauvy, *La Vie en plus*, p. 237-8.

Tati l'un des rares amis historiques à avoir le privilège de le tutoyer.

Pendant les décennies à suivre, Sauvy et Tati se retrouvaient pour des dîners en famille et des retrouvailles, parfois avec des anciens de l'équipe de rugby, comme l'attestent une poignée de lettres de la main de Tati retrouvées dans les papiers de Sauvy. Cette amitié indéfectible se manifesta de façon remarquable lors de la catastrophe de *Playtime*.

Avec dix ans de préparation, un immense studio construit en plein air sur l'actuel terrain de l'échangeur entre le boulevard périphérique et la A4, *Playtime* occupa non moins de 360 jours de tournage, et absorba une vaste fortune, provenant en partie des ressources de Tati, de l'héritage de sa sœur, et de nombreux emprunts tant du côté des banques que de la part d'amis. Lors du lancement du film en novembre 1967, le public ne comprit pas tout de suite ce chef d'œuvre inoubliable. Avec ses 140 minutes de pellicule sur écran panoramique, son manque apparent d'intrigue et l'absence totale de vedettes de cinéma, *Playtime* fut boudé par le grand public et les distributeurs, notamment par les distributeurs américains, les seuls à pouvoir rentabiliser cette folle aventure. Malgré des appels aux pouvoirs publics pour sauver au moins le studio, le gouffre financier de Specta Films, la société de production de Jacques Tati, était impossible à combler. Le cinéaste fut obligé de se déclarer incapable de payer ses dettes, et Specta Films fut mis en liquidation. L'ensemble des droits de l'œuvre entière de Tati fut vendu aux enchères à un promoteur immobilier en avril 1974 pour la somme dérisoire de 120,00 nouveaux francs.¹⁶ Jacques Tati n'avait plus rien – pas même le droit d'avoir un compte en banque en France. Les deux derniers films de Tati furent donc tournés et financés à l'étranger : *Trafic* en Hollande, et *Parade* en Suède.

Pourtant Alfred Sauvy était là. Il encouragea son ancien équipier à revenir au music-hall, mais ce n'était plus physiquement possible. En fait, Sauvy fit bien davantage que d'exprimer sa sympathie et de donner des encouragements. Il avait depuis longtemps établi et administré une petite fondation, l'*Association Études et Recherches*, pour subvenir aux besoins de chercheurs nécessiteux. Il est probable qu'il s'en servit pour aider financièrement Jacques Tati au plus profond de ses déboires, même en frôlant les limites de la légalité. Ce qui est certain, c'est qu'il prit une initiative assez remarquable pour sauver son ancien ami. Dans le plus grand secret, il envoya une lettre circulaire à tous les anciens de l'équipe de rugby du Racing-Club des années 1929-1934 – certains parmi eux, comme Gorodiche et Broïdo, avaient maintenant des moyens considérables – pour leur demander de contribuer à un fonds de pension au nom de l'épouse de Tati, Micheline Winter.¹⁷ Tati n'a jamais eu vent de ce stratagème. Mais c'est ce qui a permis à sa femme (et par conséquent, à lui aussi) d'avoir de quoi manger pendant les années de dénuement officiel.

Au cours de 50 ans, Alfred Sauvy a joué plusieurs rôles différents mais tous cruciaux dans la vie du créateur de M. Hulot. Ce ne sont donc pas seulement démographes, historiens et prévisionnistes qui doivent beaucoup à ce grand polytechnicien, mais aussi tous les amateurs du cinéma mondial, où Tati occupe une place à part, mais parmi les plus élevées.

16. Vente annoncée dans *Le Film français*, n° 1528, avril 1974.

17. Cette histoire a été formellement confirmée par le fils de Jacques Broïdo, dans un entretien à Genève en 1997. Par sa nature même, l'acte de Sauvy a laissé peu de traces documentaires.